

CASTILLO



Photographie : Matthieu Raffard

CARMEN



Festival international de documentaires, le FIPADOC réunit chaque année à Biarritz, pendant six jours, grand public et professionnels autour d'une sélection d'œuvres d'exception. Lieu de rencontres et d'émergence de nouveaux projets, le FIPADOC s'engage pour l'innovation, l'éducation à l'image et la jeune création. En janvier, le FIPADOC ouvre l'année des grands festivals internationaux de documentaires.

La Cinémathèque du documentaire a noué un lien de partenariat avec le FIPADOC pour relayer plus largement l'hommage rendu lors de chaque édition à un auteur et en 2020, c'est Carmen Castillo qui a été mise à l'honneur avec plusieurs de ses films.

Ce document présente son parcours et la longue filmographie d'une auteure qui a travaillé en relation avec beaucoup d'autres artistes, philosophes et militants. Un parcours très politique et terriblement humain qui ne cesse de lier l'histoire aux événements récents. Un parcours qui la conduit à arpenter sans

relâche les continents et les pays, Argentine, Nicaragua, Bolivie, Mexique et Chili, bien sûr, Espagne, Portugal, France, Russie...

Carmen Castillo vit aujourd'hui entre la France et le Chili, ces deux pays qu'elle a réunis dans son dernier film sur l'ambassade française qui ouvrit ses portes aux réfugiés fuyant la dictature militaire. Ses films – comme ses ouvrages aussi – mémoire vivante de ces luttes pour la justice et la dignité, ne cessent de parler d'engagements et de liberté.

La Cinémathèque du documentaire est ainsi heureuse de s'associer à cet hommage en faisant davantage connaître ses œuvres cinématographiques, en contribuant à faciliter leur diffusion auprès des publics les plus larges. C'est déjà l'objet de ce dossier.

En partenariat avec:



Scam*

BIOGRAPHIE

Carmen Castillo est née le 21 mai 1945 à Santiago du Chili.

Historienne de formation, elle devient cinéaste en exil, à Paris, dans les années 80.

Militante du MIR chilien (Mouvement de la Gauche Révolutionnaire), elle travaille auprès de Beatriz Allende, fille du président Salvador Allende, au palais de La Moneda dès son arrivée au gouvernement en novembre 1970.

Un an après cette collaboration, elle reprend à plein temps son travail de recherche et enseignement sur l'histoire contemporaine de l'Amérique Latine à l'Université Catholique de Santiago. Elle vit ces années d'espoir de l'Unité Populaire dans l'intensité de l'engagement politique.

Suite au coup d'État de Pinochet, le 11 septembre 1973, elle passe à la clandestinité avec son compagnon Miguel Enriquez, chef de la résistance et du MIR.

Le 5 octobre 1974, à Santiago, leur maison de la rue Santa Fe est encerclée. Après un long combat, Miguel est tué. Carmen, enceinte, est blessée puis emprisonnée. Grâce à la solidarité internationale, elle sera expulsée du pays. Réfugiée politique en Grande-Bretagne, elle choisit la France où elle s'installe en 1977.

Devenue française en 1982, elle écrit et réalise des films qui évoquent ses blessures et ses convictions, la mémoire des vaincus et la joie de l'engagement politique, malgré tout.

BIBLIOGRAPHIE SÉLECTIVE

Ligne de fuite, éditions Bernard Barrault, 1988

Un jour d'octobre à Santiago, éditions Bernard Barrault, 1988

Santiago-Paris, le vol de la mémoire, coécrit avec sa mère Mónica Echevarría, éditions Plon, 2002

DU CÔTÉ DE LA VIE

*Par Anne Chaon,
journaliste*

C'est l'heure du cigarillo. Mince et long entre ses doigts, il vient avec le café, un rituel du matin qui n'est pas pour rien, sans doute, à cette voix sourde, crayeuse et crémeuse que bercent les accents de l'exil et de la mélancolie. Carmen Castillo a perdu des vies, des amours, un pays et beaucoup d'illusions sans jamais lâcher ses rêves. Alors elle en a reconquis, réinventé, recréé d'autres et continué mieux encore que de vivre, d'exister.

Ses livres d'abord puis son cinéma racontent l'exil, l'amour à mort, la violence et la peur mais surtout, par-delà le temps et les frontières, la vitalité de l'engagement. Résolument, passionné-ment «du côté de la vie».

Chilienne, elle est chassée de son pays par la dictature de Pinochet un an après le coup d'État du 11 septembre 1973, trois semaines après la mort de son compagnon Miguel Enriquez, leader du MIR, la gauche révolutionnaire, abattu par l'armée. Grièvement blessée dans l'opération, elle est mise dans l'avion avec ses pansements et son ventre rond – l'enfant qu'elle attendait n'y survivra pas.

Apatride, avec pour seul viatique le papier bleu délivré par les Nations Unies, elle voit son monde s'étriquer à l'Europe et au Canada, seul pays des Amériques qui veut encore bien la recevoir.

C'est l'Angleterre la première qui l'a accueillie par la grâce d'un consul de Sa Majesté qui, alerté par une solidarité capillaire, accourt à l'aéroport de Santiago pour délivrer le premier visa. Les trois années qui suivent la conduisent d'une tribune de meeting à l'autre, d'un appartement de militant à un autre. «Je me suis totalement consacrée au mouvement de solidarité avec le Chili» étouffé sous la botte. Raconter, témoigner, promener son deuil pour nourrir l'entraide, la solidarité et soutenir les manifs de protestation qui défient de loin la dictature, défilent dans les rues d'Europe en criant que, «ça se sent, ça se sent, Allende est bien présent». Trois ans à courir, icône somnambule, capitale de la douleur, une chape sur l'intimité de son chagrin. Elle ne s'appartient plus mais elle qui a eu la chance de sortir de l'enfer, d'échapper à l'effacement de l'histoire

quand ses camarades de combat, ses frères et ses amis, sont enfermés dans les salles de torture ou disparaissent, se doit à la cause. Au pays, huit cents militants du MIR seront assassinés ou évaporés.

Quand il faut finalement se poser, en 1977 elle choisit la France. Elle en parle la langue, apprise et maîtrisée depuis le Lycée français de Santiago, comme tous les jeunes gens des bonnes familles à travers le sous-continent. «La France c'était notre troisième voie, nous ne connaissions rien aux États-Unis qui ne nous intéressaient pas». La bourgeoisie intellectuelle était francophile, parlait lisait pensait en français, à l'image de son père, architecte-urbaniste et de sa mère, professeur de littérature et écrivaine. Des parents engagés, pas du côté du MIR dont ils réprouvaient l'usage des armes, mais proches de Salvador Allende, ce médecin président élu dans l'allégresse de l'Unité Populaire en 1970, mort suicidé dans les décombres bombardés de la Moneda, trois ans plus tard.

La France donc, terre d'accueil bienveillante alors avec les exclus, les

« JE ME SUIS DÉGAGÉE DE MON STATUT DE VICTIME ET TRÈS VITE, JE SUIS REDEVENUE MILITANTE. JE SUIS PASSÉE DE LA SURVIE À LA RÉSISTANCE. »

réprouvés, les déracinés. La France de Giscard abrite des « Comités Chili » vibrants, qui comptent jusqu'à 600 000 militants. « Nous Chiliens, avons eu le privilège d'être accueillis comme des égaux » dit-elle, en amère résonnance avec les tentes qui ploient dans le vent sous le métro aérien, à deux pas de chez elle. Aujourd'hui on dit « migrants », pour tenir à distance la réalité de leur sort d'exilés, de réfugiés.

« Je suis venue en France pour être anonyme, me libérer du rôle de la veuve et j'ai réussi. Ici, on ne me demandait pas d'être en représentation. Je me suis dégagée de mon statut de victime et très vite, je suis redevenue militante. Je suis passée de la survie à la résistance ». Elle en est sûre aujourd'hui encore, seul Paris pouvait lui permettre cette mutation, et plus tard la laisser s'essayer à l'écriture, puis à la réalisation. « Cette société-là ignorait la peur de l'autre, les grandes valeurs, les lignes de force étaient là ». Elle tient boutique rue du Jour, chez Agnès b. dont l'enseigne, sous les combinaisons de peintre teintées de toutes les couleurs, accueille le soir des intellos

réveurs, penseurs et engagés, Deleuze et d'autres.

Elle commence à prendre des notes, des bribes de souvenirs – qui deviendront *Un Jour d'Octobre à Santiago* (Stock, 1980 pour la première édition). Elle interroge le passé et ses ombres qui ressurgissent renouent les fils des récits qui la conduisent à ce fatal samedi 5 octobre et à la mort de Miguel, puis de cet octobre meurtrier à Paris et à la renaissance. « Paris, c'est ici que je suis revenue à la vie » écrit-elle.

Réfugiée sous Giscard, elle devient française sous Mitterrand, en 1982. Ce passeport qu'elle serre contre elle comme une délivrance lui « rend l'Amérique latine » dont elle était privée. Mais pas le Chili. Son pays aurait voulu la détruire, la gommer, il la tient à distance. Seuls les efforts de son père, malade, finissent par arracher aux généraux un visa de dix jours pour un premier retour compté à la maison en 1987. Ce pays elle le rejette autant qu'il a voulu se débarrasser d'elle. L'ordre règne à Santiago : elle déteste cette façade triomphaliste, la morgue des vainqueurs, les vitrines à la mode. Dix

jours pour embrasser ses proches. Le Chili reste à sa place, honni. L'année suivante, le 5 octobre 1988 – un 5 octobre –, le vieux général organise un référendum dont il ne doute pas qu'il justifiera son maintien au pouvoir. Mais la peur change de camp : la gauche éclatée s'est unie et dans les *poblaciones*, les quartiers pauvres qui enserrant Santiago, malgré la terreur, les jeunes et les femmes ont repris le goût du combat, du défi et de la fronde. Ils défilent sous les lances à incendie en chantant à leur tour « *Se Siente, Se siente, Allende esta presente* », sautent sur place en scandant « il va tomber, il va tomber ! ». Elles se donnent le mot pour taper à heure fixe sur les fonds de casseroles. Tapage nocturne joyeux. Le Chili profond sort de la nuit. Le « Non » l'emporte largement et l'année suivante, les premières élections démocratiques depuis la victoire d'Allende écartent Pinochet et l'armée.

Victoire amère pour Carmen Castillo. Les vainqueurs lui ont rendu son passeport mais il faudra encore près d'une décennie pour retrouver un lien apaisé avec sa terre natale. Sa filmographie

« JE N'ÉTAIS LÀ QUE POUR PROVOQUER LE SOUVENIR, PAS POUR JUGER NI ME METTRE EN AVANT. MES ÉMOTIONS PASSAIENT HORS CHAMP. »

officielle la crédite d'un documentaire sur *Les Murs de Santiago* en 1983, réalisé par Fabienne Servan-Schreiber et Pierre Devert, à l'écriture duquel elle a bien contribué, mais hors frontière car à l'époque, elle n'a pas encore reposé le pied dans sa ville. Pourtant, c'est bien par le cinéma qu'elle revient au pays, à pas de loup, sans effraction. Pour confronter le passé.

En 1992, Marcia Merino a refait surface. Celle qui fut à 20 ans l'une des plus jeunes dirigeantes du MIR, intrépide, implacable, engagée comme une lame dans la chair, est devenue sous la torture la meilleure ennemie de ses camarades : les uns après les autres, elle a lâché les noms, les planques, ceux de Miguel et de Carmen parmi tant d'autres. Des années durant, la police politique, la DINA, l'a gardée captive entre ses murs et sous mogadon, ne la sortant que pour la promener en voiture dans les rues afin qu'elle identifie ou confirme un visage, une silhouette. « *La Flaca Alejandra* » (Alexandra la Maigre), son nom de guerre, faisait frémir les amis qui la croisaient car son visage, alors, c'était leur arrêt de

mort. En 1992 donc, Marcia-Alejandra convoque une conférence de presse, se confesse et se retourne contre les bourreaux qui l'ont réduite à cette loque terrorisée dégoûtée d'elle-même.

« La résistance l'a condamnée à mort, Miguel l'aurait tuée » si l'occasion lui en avait été donnée avance Carmen. Elle-même se demande si elle peut pardonner. Alors elle se rend au Chili retrouver la traître, la donneuse, la colabo pour la confronter à la mémoire des vaincus. Ensemble elles retournent dans l'une des maisons de torture de la DINA. Devant la caméra, Marcia n'omet rien des faiblesses de la *Flaca Alejandra*, elle désigne l'emplacement du mobilier, des bourreaux, du lit de torture, des corps suppliciés. Carmen la suit, l'écoute, réclame une précision. La réunit avec des survivantes, des victimes. Ce film-là, c'est Guy Girard qui le réalise. Elle le cosigne mais elle en est tout autant la protagoniste. « Je n'aurais pas pu faire ce film sans lui. Il pensait que pour cette histoire je devais être à l'image, pour sortir le spectateur du face à face avec le sujet, faire venir d'autres femmes et donner

au film toute sa dimension tragique ». Un écueil à éviter était celui de l'empathie face à cette femme brisée. « C'est un film sur la peur de mourir plutôt que sur la trahison » défend-elle. « *La Flaca* devient un objet d'étude, le film cherchait à lui donner la parole et à l'écouter. Mes sentiments personnels n'avaient aucun intérêt. Je n'étais là que pour provoquer le souvenir, pas pour juger ni me mettre en avant. Mes émotions passaient hors champ ». Même quand un collaborateur gras et mou de la DINA, emprisonné en attente de jugement, auquel elle rend visite, lui susurre mielleux : « Et toi, tu n'as pas d'autres questions à me poser ? sur Miguel ? ». Oui, bien sûr il était là, l'a vue à terre ce jour-là, quand Miguel s'est effondré dans le patio. Il l'a vue elle, ensanglantée. Il lui aurait même sauvé la vie. Il jouit de l'importance de son témoignage. Collision de l'Histoire et de l'intime.

Carmen Castillo jure que le cinéma n'a rien d'une thérapie pourtant. Qu'un film est d'abord une histoire qu'on raconte avec le soutien d'une équipe, « le collectif qui te donne confiance ».

«Un film n'est qu'un film, il ne sert aucune thérapie il n'est pas là pour résoudre tes problèmes».

La caméra est là pourtant, quand près de 30 ans après en avoir été chassée elle revient rue Santa Fe, revisiter ce passé qui l'habite encore. Fidélité à la mémoire des vaincus, besoin de se colleter malgré tout à la réalité d'un pays qui avance à grandes enjambées vers l'oubli et l'amnésie en s'adonnant à l'ivresse de la consommation. Besoin aussi de remailler ses souvenirs déchirés d'octobre 1974 et de combler les blancs des années d'absence, de revoir et d'interroger les amis, les camarades d'avant. C'est cette (en) quête, ces scènes captées dans la rue, ces retrouvailles et ces rencontres qui la ramènent pour de bon au pays. Le tournage de *Rue Santa Fe*, entre 2002 et 2005, renverse son rapport au Chili. «J'ai vu en cherchant les traces de la mémoire que le peuple était là, que les Chiliens que j'aimais étaient là, mais qu'il fallait traverser les murailles de l'argent et de cette société cruelle pour aller vers eux et ceux qui agissent».

«Avec ce tournage je suis redevenue chilienne, il m'a montré que j'étais aveuglée par mon rejet du pays». *Rue Santa Fe* revient sur le 5 octobre 1973, ses protagonistes – les voisins, les témoins. Accessoirement, il permet à l'auteure de comprendre pourquoi ce jour-là elle n'est pas morte. À qui elle doit sa survie. Qui l'a ramassée sur le trottoir où l'armée l'avait jetée inconsciente. Quel voisin, ce Manuel boiteux qu'elle ne connaissait pas, fut assez courageux pour appeler et accompagner dans l'ambulance «la terrorista» jusqu'à l'hôpital. «Il m'aura fallu 30 ans pour aller demander qui m'a sauvée. C'est dingue que je ne me sois pas posée la question», réfléchit-elle soudain. Elle s'était tout ce temps fabriqué une version de l'affaire qui pouvait tenir debout et surtout la conforter dans cette exécution du pays.

«Mais ce n'est pas un travail thérapeutique» martèle-t-elle encore. «Sinon je n'aurais pas attendu 30 ans». Elle est bien protagoniste du film, on la voit à l'image, fil conducteur de la narration : elle interpelle ses sujets, les questionne sur leurs choix, leur dogmatisme et leur histoire, les confronte à la

sienne. «C'est une mémoire subjective qui se met à l'écoute de la mémoire collective» résume-t-elle.

Et celle-ci n'est pas toujours amène. Un peu de gêne, parfois, des anciens amis face à celle qui fut épargnée, et qui a ensuite refusé de quitter Paris quand le MIR a appelé ses militants en exil à rentrer pour lutter de l'intérieur, dans une clandestinité chèrement payée. Ou des reproches assumés de la part des enfants de militants, placés dans des «foyers» révolutionnaires à Cuba, où ils étaient élevés en groupes par des familles d'accueil. Sa propre fille a grandi ainsi onze ans loin d'elle. Dans le film, une jeune femme raconte sa détresse persistante, sa colère qui ne passe pas et avoue qu'elle n'arrive pas à pardonner à sa mère de l'avoir «abandonnée». Le mot est lâché. Un abandon en échange de quoi ? Pour quel mirage ? Une chimère avortée de justice sociale, l'illusion du Grand Soir quand la société chilienne courait vers son rêve libéral. Elle reconnaît que le choix fut cornélien, cruel sans doute et ne manque pas de panache quand elle le confronte à ceux qui en souffrir. Une façon de refuser la sanctification du passé. Pour autant : «Si on ne dit pas à nos enfants ce qu'on avait dans la tête [...] nos rêves et nos désirs, le jour où nous les avons laissés, à ces enfants qui ont une blessure, si nous ne leur expliquons pas le désir qu'avaient ces femmes et ces mères de lutter pour leur dignité, alors plus rien n'aurait de sens», expliquait-elle en 2007 à son ami le philosophe et dirigeant de la LCR, Daniel Bensaid.

Rue Santa Fe, c'est comme une dernière visite au passé, un droit d'inventaire. En finir avec l'histoire et les morts du MIR pour regarder enfin ceux qui, aujourd'hui, ont pris la relève. Interroger les forces vives à l'œuvre, ces jeunes militants qui «rappent» les slogans révolutionnaires et pour qui la figure de Miguel Enriquez, toujours respectée, appartient au passé révolu. L'un d'eux la convainc même de renoncer à son projet initial : racheter la maison bleue de la rue Santa Fe pour sanctifier la mémoire. Lâche, laisse filer, lui conseille-t-il gentiment.

Le cinéma de Carmen Castillo ne se borne pas à revenir toujours aux

années de lutte ni au Chili. Au fil du temps et des projets elle explore d'autres mondes, celui de Misia, la jeune relève du fado, des Incas ou de l'Espagne des Écrivains. Mais elle revient toujours à ce qui lui semble un moteur essentiel, un carburant vital : l'engagement. «Ces anonymes qui font la grandeur de la politique, la pensée du vivant».

«On est vivant» clame-t-elle dans son dernier documentaire (avril 2015). «On», le collectif qui partout brave la fatalité de l'horreur économique. «On» les Sans-terre du Brésil, les syndicalistes de Total, les Zapatistes des Chiapas, «On» les femmes des quartiers nord de Marseille. Chacun de ses films aurait pu s'appeler «On est vivant», sa propre biographie aussi.

«Je ne voulais pas parler de ma génération mais dire que quand tu luttas, tu vis».

Elle cite François Maspero : «Quand tu vis tu rêves : donc tu crées d'autres horizons, d'autres utopies. C'est ce que disent les protagonistes du film : on est là, on existe».

Avec le MIR, sa génération a inventé «d'autres façons de lutter, de s'organiser, une forme d'éthique en politique et de créativité» estime-t-elle. Une connexion très forte aux pauvres, aux paysans, aux ouvriers et aux indiens. Une volonté de nourrir, d'éduquer, d'élever, en partageant la culture, la poésie et la littérature surtout. «Un engagement joyeux, du côté de la vie» insiste-t-elle dans un entretien à la jeune revue *Ballast*.

Carmen Castillo veut tuer la nostalgie. La détruire, dit-elle. Elle est en paix avec ses deux pays, «Chilienne au Chili, Française à Paris. Ce n'est pas une question d'identité, mais d'appartenance». Ses deux patries l'équilibrent et elle ne souhaite nullement choisir l'une contre l'autre. Elle rentre d'ailleurs de Santiago où elle se trouvait lors des attentats du 13 novembre. Sa silhouette menue, serrée dans une veste en duvet car il fait froid à Paris ce jour-là, surtout quand on vient de l'été austral. «Je ne suis pas du tout amère, pas du tout passéiste» confie-t-elle au moment de se séparer. «Pour voir il faut bouger, accepter de bouger et dire je n'ai pas peur».

FILMO GRAPHIE

CHILI 1973 : UNE AMBASSADE FACE AU COUP D'ÉTAT

Carmen Castillo
2019, 52 min
France 5, Les Films d'Ici

Ce film commence un mardi 11 septembre, celui de 1973, jour du coup d'État de Pinochet au Chili. Dès le lendemain, une question brûlante se pose : que faire des personnes qui affluent vers les ambassades pour y trouver refuge et échapper à la mort ? Coupés de tout contact avec leur ministère, les diplomates français prennent l'initiative d'ouvrir les portes de l'ambassade de France. Plus de six cents militants seront ainsi sauvés. C'est à travers les mémoires de Pierre de Menthon, ambassadeur de France, et de son épouse Françoise, que nous approchons la vie qui s'organise et résiste, malgré tout.

CUBA EN SUSPENS

Carmen Castillo
2016, 52 min
ARTE France – Ina

Aujourd'hui, comme au printemps 2016 où ce film a été tourné, le débat sur l'avenir de l'île anime Cuba et ses habitants. Un voyage dans les pensées et les récits des Cubains de l'intérieur, qui dévoile la complexité de la réalité cubaine et ses incertitudes face à un avenir qui est loin d'être tracé d'avance.

ON EST VIVANTS

Carmen Castillo
France, 2014, 1h40
Les Films d'Ici, Iota production,
Happiness Distribution, ADAV, Blaq out

Un film sur l'engagement politique aujourd'hui à la lumière d'un dialogue sensible avec la pensée de Daniel Bensaid, philosophe et militant, récemment disparu. Avec Daniel, présent en image, et accompagnée de ses textes, la réalisatrice voyage dans l'espace et dans le temps, à la rencontre de ces inconnus indispensables qui font la grandeur de la politique. Avec ses désarrois, ses doutes mais aussi ses

convictions, elle cherche inlassablement une réponse à la question : qu'est-ce qui fait avancer, quand tant d'autres se découragent, ceux qui persistent à vouloir changer le cours du monde ?

L'ESPAGNE DE MANUEL RIVAS, JUAN GOYTISOLO, BERNARDO ATXAGA

Carmen Castillo
France, 2013
Arte France, Les Films d'Ici

À travers leurs témoignages, Juan Goytisolo, Bernardo Atxaga et Manuel Rivas, trois grands auteurs espagnols, dressent le portrait de leur pays. S'appuyant sur des images d'archives, des extraits de films et des reportages, ils évoquent notamment leur mépris du nationalisme qu'il abrite ainsi que les fantômes du franquisme. Carmen Castillo convoque la figure de Garcia Lorca et tisse, entre la parole des écrivains et des extraits de films de fiction et documentaires, une Espagne dense, sans clichés, où la question de l'identité demeure conflictuelle.

VICTOR SERGE, L'INSURGÉ

Carmen Castillo
France, 2011, 52 min
JEM production, France 5

Né à Bruxelles de parents russes anarchistes, engagé très jeune dans la mouvance anarchiste en France, subira la prison, 5 ans, à 19 ans. Libéré il vivra l'expérience de la première Commune à Barcelone, puis réussira à joindre la Révolution Russe en devenant. Devenu bolchévique, proche de Trotski, se lève contre Staline à la mort de Lénine. Poursuivi, enfermé, libéré finalement par l'intervention de Romain Rolland, il s'éloigne de Trotski. Victor Serge, dissident de toutes les dissidences, exilé et traqué, écrit en français une œuvre littéraire importante, jusqu'à sa mort au Mexique en 1947. Entre témoignage personnel et esquisse d'une vie, entre présent et passé, le film nous présente Victor Serge comme un «contemporain capital», une voix pour le temps présent.

POUR TOUT L'OR DES ANDES

Carmen Castillo
Chili, France, 2009, 90 min
Ex Nihilo, ARTE France
Scam / Brouillon d'un rêve

Chili, Cordillère des Andes, quatre mille mètres d'altitude. Ici se trouve la plus grande réserve d'or au monde. Une des plus importantes multinationales d'exploitation d'or, la Barrick Gold, bâtit une immense mine à ciel ouvert, Pascua Lama. Les travaux ont déjà entamé la fente des glaciers environnants et les habitants de la vallée craignent la contamination du fleuve et la fin d'une vallée agricole. Le film se propose d'ouvrir un débat sur les conséquences pour la région de l'application de la logique économique extractive. Une enquête permet d'écouter les arguments de ceux qui croient à ce modèle de développement et mettre en perspective le conflit entre deux visions du monde : celle de la croissance à tout prix, celle d'une vie commune en harmonie avec la nature.

LETTRES MEXICAINES — ROMANCIERS DE LA GRANDE FRONTIÈRE

Carmen Castillo
France, 2008, 60 min
Les Films d'Ici, ARTE

Sous l'égide d'un des pères de la littérature mexicaine, Carlos Fuentes, Carmen Castillo part à la rencontre des jeunes auteurs qui animent «la nouvelle littérature du Nord». Tous sont originaires de territoires à la frontière avec les États-Unis, «métaphore d'un Mexique bouleversé et mutant», dit Carlos Fuentes. Mais s'ils revendiquent cette région comme leur lieu de vie et d'inspiration, ces auteurs proposent des écritures très diverses : David Toscana évoque un monde aride et désolé ; Christina Riviera Garza interroge l'identité à partir de son expérience de la frontière ; Rafael Saavedra est un adepte du cyber-texte et des blogs ; Elmer Mendoza et Eduardo Antonio Parra, auteurs de romans noirs et urbains, dépeignent l'un avec humour et férocité le monde des narcotrafiquants, l'autre les vies en clair obscur de la nuit.

DESTERRIA

Carmen Castillo
2008, 18 min, fiction
Espace Culturel Louis Vuitton

Mexico, une petite fille de 5 ans, Leila, se prépare à quitter sa ville, son monde. Sa mère, Camila, hésite à retourner dans son pays natal, elle ne voudrait pas faire subir à sa fille le même arrachement qu'elle a vécu à son âge en partant vers des longues années d'exil. Un film qui interroge le déracinement à contre courant du discours larmoyant, un chant à tous ceux qui habitent les territoires des sans terre, «Desterria», et prennent les routes vers l'ailleurs.

RUE SANTA FE

Carmen Castillo
Chili, France, Belgique, 2006, 160 min
(ou 110 min version Arte France)
Les Films d'Ici, Ina, Les Films de la Passerelle, Scam / Brouillon d'un rêve
Distribution: Ad Vitam, Wild Bunch, ADAV, Musée national de l'Histoire de l'immigration, Ina

Rue Santa Fe, le 5 octobre 1974, dans les faubourgs de Santiago du Chili, Carmen Castillo est blessée et son compagnon, Miguel Enriquez, chef du MIR et de la résistance contre la dictature de Pinochet, meurt au combat. C'est le point de départ de *Rue Santa Fe*, voyage sur les lieux du présent. Tous ces actes de résistance valaient-ils la peine ? Miguel, est-il mort pour rien ? C'est un film sur l'engagement politique, au plus près de la vérité d'une femme chilienne, survivante. Au fil des rencontres, avec les voisins de la rue Santa Fe, la famille, les amis, leurs vies, leurs visages, Carmen Castillo parcourt un chemin, qui va de la clandestinité à l'exil, des jours lumineux d'Allende aux longues années sombres de la dictature, avec tous ceux qui ont combattu et ceux qui résistent encore aujourd'hui. Se tissent l'histoire d'une génération de révolutionnaires et celle d'un pays brisé. La quête du sens de ces vies engagées nous conduira dans les sous-sols d'un pays amnésique où les morts ne sont pourtant pas morts et où les jeunes inventent, une nouvelle fois, un rêve.

LE CHILI DE MON PÈRE

Carmen Castillo
France, 2004, 60 min
Les Films d'Ici, Les Films à Lou, INA

C'est l'histoire d'une espèce d'être humain en voie de disparition. L'histoire d'un «*Caballero*», un chevalier du Chili qui a aujourd'hui 83 ans. L'histoire d'une utopie qui a laissé des traces concrètes, des empreintes en ciment, en briques, en bois et en acier, partout dans le pays. Une architecture salie par la vie, des espaces qui bâtissent une forme de société solidaire. C'est aussi et paradoxalement une aventure d'aujourd'hui. Tandis que se vivent les derniers temps à la tête de la mairie de La Reina de l'architecte Fernando Castillo, des jeunes, des artistes et les pauvres de la commune reprennent ses pratiques démocratiques et réinventent une vie ensemble : résister, c'est créer. L'histoire continue... Un film sur l'espace et les temps où s'entremêlent des œuvres architectoniques, les quarante dernières années de l'histoire du Chili et le dialogue père-fille sur l'exil et la mort.

JOSÉ SARAMAGO : LE TEMPS D'UNE MÉMOIRE

Carmen Castillo
France, 2003, 69 min
Les Films à Lou, ARTE France

Une rencontre avec l'écrivain portugais José Saramago, prix Nobel de littérature. Dans l'intimité de sa maison à Lanzarote, en Espagne, il nous parle, si proche, avec son humour si particulier et sa grande générosité, de ses grands parents, des paysans sans terre, de sa vision de la mort, du passé, de l'écriture, de la langue portugaise, de ses romans et certains de ses personnages... Entre ses moments de parole, d'autres séquences viennent éclairer l'homme-écrivain et son œuvre. Sa femme (et traductrice) Pilar del Rio souligne son engagement politique auprès de ceux qui souffrent partout dans le monde. Puis, il rencontre le photographe Sebastião Salgado, à Paris, avec qui il a publié un livre sur le mouvement des Sans Terre au Brésil et en Italie le compositeur Azio

Corghi qui s'inspire de ses romans pour monter ses opéras. Finalement, il visite le musée Copernic à Rome et rencontre l'astrophysicien David Elbaz à qui il fait part de sa conception du temps. Un portrait multiple, un film sensible qui ressemble à son modèle et permet d'aborder, comme l'écrit la réalisatrice : «l'habitant de sa mémoire, de la mémoire de sa ville, de son pays et de sa langue, l'écrivain qui explore sans se lasser des traces laissées dans la pierre, dans le sol et dans les mots, par la succession des générations humaines, le conteur qui sait découvrir dans chaque vie anonyme, si grise qu'elle paraît, la richesse cachée d'une aventure singulière.»

MISIA : LA VOIX DU FADO (MISIA A VOZ DO FADO)

Carmen Castillo
France, 2004, 53 min
Grenade Productions, ARTE, Voix Sénart

C'est l'histoire de Misia, fameuse chanteuse de fado. L'histoire de son voyage de retour à la terre natale. Le mystère de la vie de Misia se trouve tout entier dans son chant. Un film comme un chemin initiatique, autant d'embranchements que de formes musicales du fado. L'artiste et sa «manière d'être» dans le monde se laissent percevoir à travers ses chansons.

L'ASTRONOME ET L'INDIEN

Sylvie Blum
et Carmen Castillo
France, 2002, 52 min
Ex Nihilo, ARTE

Le film a été réalisé sous le ciel du nord du Chili, l'un des plus beaux du monde, dans le désert d'Atacama où quatre des plus grands observatoires astronomiques de la planète ont déjà été édifiés. Mais ce télescope, le VLT, ne voit que le visible. Les astrophysiciens européens alliés aux américains veulent voir l'invisible, le projet ALMA est en cours. Il servira à étudier des galaxies encore plus lointaines dissimulés sous des nuées de poussière et permettra de remonter à 15 milliards d'années lumière, c'est à dire au big-bang, à l'origine de l'univers. Dans ce même paysage vivent toujours des communautés indiennes, ils continuent à concevoir le ciel et la terre comme une unité, le ciel miroir du monde, et sa lecture essentielle pour l'agriculture, l'élevage, la vie quotidienne et leur devenir. Entre le passé précolombien et la science la plus avancée, le film veut naviguer dans le ciel et le temps. Le film fait d'abord avancer en parallèle les deux mondes, puis, peu à peu, il capte des moments de rencontre et d'interrogation réciproque. L'Astronome et le Chaman. Le film est une quête pour les réalisatrices. Entre ces deux rives, comment s'y retrouver ? Comment naviguer sans s'immobiliser ni d'un côté ni de l'autre ? C'est aussi le cheminement de l'astrophysicien philosophe, David Elbaz.

SUR LE CHEMIN DE L'INCA (EL CAMINO DEL INCA)

Sylvie Blum
et Carmen Castillo
France, 2002, 52 min
Agat Films & Cie, France 5

Le fil naturel du film est le chemin lui-même, qui relie les histoires, les espaces et les temps. Filmé dans sa rectitude et son implacabilité au sein de l'immensité du désert. D'autres fois il est une trace de mémoire, une matière, un mouvement... Le film débute avec un chef indien, Jaimes Collas, premier de sa tribu à étudier à l'université. Déambulations nocturne dans la ville universitaire, portuaire, Antofagasta. Jaime parle d'un autre temps, d'une autre histoire, la sienne, celle de ses ancêtres : « Nous, notre histoire, on la connaît, il serait temps que vous la connaissiez... » Jaime pendant tout le film est un témoin muet, comme un fantôme, sur le chemin de l'Inca ; l'Inca, ce serait lui, aussi. Ces passages sont des articulations du film, ponctuant la grande « Histoire ». L'« Histoire » évoquée depuis la Conquête Inca, l'est d'abord à travers des paysages et des textes, ceux des chroniqueurs de l'époque inca et espagnole, Garcilaso de la Vega, Jeronimo de Bibar, Pedro de Valdivia... Ces textes sont crus, imagés, souvent terrifiants par ce qu'ils décrivent froidement comme entreprise de domination. Les chroniqueurs-journalistes des épopées minières du XIX^e siècle, puis de la grande époque du salpêtre prennent le relais jusqu'à ce que l'on entende la voix de Pablo Neruda et celles des ouvriers d'aujourd'hui dans les grandes industrie minières où passe le chemin. Car, dès le début du film, « Histoire » est également incarnée dans des rencontres que les réalisatrices font : une gardienne de troupeau, un chef indien et un chaman, dans une fête de village, un jeune indien lecteur des évangiles d'une procession religieuse, les gardiens de ce qui reste comme ruines des premières fortunes minières autour de Copiapó, les ouvriers de la mine de cuivre Chuquicamata, les travailleurs précaires des multinationales minières... Ainsi le chemin désert se peuple. La succession des époques se brouille : « c'est toujours la même histoire ».

MARIA FELIX, L'INSAISSISSABLE

Carmen Castillo
Espagne, France, 2002, 60 min
Idéale Audience, People & Art,
ARTE GEIE, TVE (Espagne)

Maria Felix, la plus grande star latino-américaine de tous les temps, est l'objet d'un culte qui dépasse largement l'Amérique Latine qui la vénère. Symbole de la beauté latine, Maria Felix a soulevé sur son passage des ouragans de passion. Mais quelle femme se cache derrière le mythe ? Jacobo Romano et Carmen Castillo la retrouvent à Mexico et Cuernavaca dans des maisons, véritables décors de cinéma. Elle joue devant la caméra son dernier personnage, elle ne se livre pas. Les auteurs créent un dialogue fictionnel avec elle et convoquent ses films (surtout ceux de l'époque d'or du cinéma mexicain des années 40-50) et des archives pour livrer une hypothèse que Maria ne refuse pas. Maria a bâti son être et sa vie en s'appropriant la chair des personnages incarnés. Elle est devenu féroce, brutale, femme de pouvoir et de richesse. Pourtant, maintenant dans ce temple dédié à son culte, le reflet de cette femme âgée, seule, devant ce miroir doré, laisse peut-être percevoir dans un éclair l'esprit vivace d'une petite fille solitaire.

LE BOLÉRO, UNE ÉDUCATION AMOUREUSE

Carmen Castillo
France, 1997, 52 min
Ina, ARTE France

« Le boléro est ma vie, une longue nostalgie de belles histoires d'amour finies ». Ce sont les mots d'une femme chilienne, exilée à Paris, à la suite d'une rupture. Le rythme et les paroles d'une chanson, *Veinte anos*, l'emmènent à Santiago. Elle y retrouve ses parents, ils dansent, toujours ensemble, ce boléro cubain. Ainsi, aidée et emportée par cette musique et par le souvenir de ce couple idéal, elle va reprendre les grandes étapes de son éducation amoureuse, dans un voyage jusqu'au cœur de la ville de Mexico, berceau de son boléro à elle. Un film sur une musique du monde, le Boléro où on apprend que depuis sa création entre La Havane et Mexico, jusqu'à aujourd'hui, cet imaginaire, ce rythme romantique a servi de modèle d'éducation sentimentale, de forme d'expression, d'identité culturelle intime et collective, pour l'ensemble du continent latino américain.

INCA DE ORO

Sylvie Blum et Carmen Castillo
France, 1996, 52 min
Ina, France 3

Inca de Oro, petite ville au nord du Chili, à la limite du désert, exactement situé sur le tropique du Capricorne. Jusqu'à 1930, Inca de Oro fut une ville opulente au temps des premières mines d'or. Dans son théâtre municipal, Sarah Bernard vint jouer. Aujourd'hui reste le décor, intact, et le vent. Les habitants vivent encore de l'or. Toute la journée on lave du minerai pour extraire un peu d'or, contre un petit salaire. Le film raconte la vie de ces derniers chercheurs d'or qui, bien que le sol soit désormais largement exploité par les multinationales, continuent à chercher, avec leurs savoirs ancestral, quelques grammes d'or et à vivre d'espoir. Il fait avec les chercheurs d'or des allers-retours entre les « *pirquén* », les trous miniers perdus en plein désert qu'ils exploitent solitaires, et Inca de Oro la seule vraie ville pour eux sur des centaines de kilomètres. En

suivant différents personnages, Rolli le chercheur d'or, Arry le travesti et Julie l'aventurière venue d'ailleurs... ce film nous fait découvrir ce village singulier, un lieu pauvre mais exceptionnellement libre, tolérant, intense. Il raconte aussi Inca de Oro comme la chronique d'une mort annoncée.

LA VÉRIDIQUE LÉGENDE DU SOUS-COMMANDANT MARCOS

Carmen Castillo et Tessa Brisac
France, 1995, 64 min
Anabase Productions,
INA, La Sept-ARTE

Le 1^{er} janvier 1994, quatre villes du Chiapas sont occupées par des milliers d'Indiens, qui déclarent appartenir à l'Armée Zapatiste de Libération Nationale (EZLN) du Mexique. Ils exigent «Justice, Liberté et Démocratie». Ce cri, la «*Ya Basta*», dévoile le vrai visage du Mexique et secoue le monde entier. Après une courte introduction pour situer l'événement, le film donne la parole au sous-commandant Marcos. Il nous raconte l'histoire de ce mouvement depuis sa naissance secrète en 1984 dans les montagnes du sud-est mexicain, jusqu'à ce jour d'octobre 1995 où l'entretien a été tourné. Un récit fabuleux se déploie : le tout petit groupe de guérilleros qui s'installent au tréfonds de la montagne vont subir au contact de la culture et communautés indiennes de la région une métamorphose politique et devenir en dix ans un mouvement et une organisation soutenue par la population. Quelque chose de nouveau est née. Les Zapatistes montrent qu'il vaut la peine de lutter, qu'il est toujours possible de se soulever en exigeant dignité, justice et démocratie. Le film est un document historique sur cette expérience qui continue à inventer une autre manière de vivre et de se gouverner.

LA FLACA ALEJANDRA

Guy Girard
Carmen Castillo (auteure)
France, 1993, 60 min
INA, France 3, Channel 4
FIPA d'or

Le devenir de la *Flaca Alejandra*, de son vrai nom Marcia Merino, traverse l'histoire du Chili, celle qui s'étend du coup d'État, 1973 aux premières années de la transition démocratique en 1990. Jeune femme, militante du Mouvement de la gauche révolutionnaire, MIR, elle est chargée d'un front social lors de l'Unité Populaire. Arrêtée et torturée en 1974, elle est brisée, elle collabore avec la DINA, la police politique de Pinochet, elle devient le symbole de la trahison. Soumise à l'emprise des militaires pendant dix-huit ans, en décembre 1992 elle réapparaît publiquement, elle demande pardon, ainsi, elle se «retourne» à nouveau et accepte de témoigner dans des nombreux procès. Carmen Castillo, militante du MIR, arrêtée en octobre 1974 par la DINA après la mort de Miguel Enríquez, son compagnon et chef de la Résistance, puis exilée en France, a tenu à rencontrer *La Flaca* et a voulu que ce film existe. Réalisé par Guy Girard la forme singulière de ce film permet d'écouter le témoignage de *La Flaca* tout en s'ouvrant au fil du récit de Carmen qui la confronte à d'autres femmes survivantes.

ÉTAT DE GUERRE : NICARAGUA

Sylvie Blum et Carmen Castillo
France, 1985, 60 min
TF1

Dans les années 80, au Nicaragua où les Sandinistes viennent de prendre le pouvoir, une contre révolution financée par la CIA et le Département d'État s'installe aux frontières. Le film cherche à dévoiler comment se fabrique l'information médiatique sur une guerre sans image. Les réalisatrices saisissent ce moment, 1985, où la Révolution est menacée.

LES MURS DE SANTIAGO

Pierre Devert et Fabienne Servan-Schreiber
Carmen Castillo (auteure)
France, 1983
CinéTévé, TF1

Dix ans après le coup d'État qui renversait le gouvernement du président Allende, comment vivent les Chiliens ? Le film voyage dans le pays, écoute les habitants et saisit l'élan d'un mouvement social, ouvert, de résistance qui se dresse contre la dictature, l'espoir renaît.

La Cinémathèque du documentaire a pour mission de promouvoir le genre en facilitant sa diffusion partout en France. Groupement d'intérêt public soutenu par le CNC, France Télévisions, Arte, la Scam, la Sacem, Audiens et la Procirep, la Cinémathèque du documentaire contribue au recensement, à l'identification des œuvres, et favorise leur circulation. Elle fédère un réseau d'une cinquantaine de lieux en France. La BPI est sa vitrine parisienne avec une programmation quotidienne dans les salles du Centre Pompidou.

Dossier préparé par Georges Heck, directeur de la Cinémathèque du documentaire, avec l'aide de Flora Camhaji, Anne Pomonti et Laetitia Germain-Thomas.

Remerciements à Carmen Castillo, Sylvie Blum, Anne Georget et Christine Camdessus, Fipadoc, à la Scam pour le texte de Anne Chaon et la photographie de Matthieu Raffard.

**CINÉMATHEQUE
DU DOCUMENTAIRE**
25 rue du Renard
75004 Paris
Tél. : 01 44 78 42 42

PRÉSIDENTE
Julie Bertucelli

**CINEMATHEQUE-
DOCUMENTAIRE.ORG**

Les partenaires de la Cinémathèque du documentaire :

